

Ascensius, avaient également des liens avec le milieu universitaire. Des commerçants originaires de nos régions séjournaient dans la capitale française ou y avaient un compatriote comme agent d'affaires.

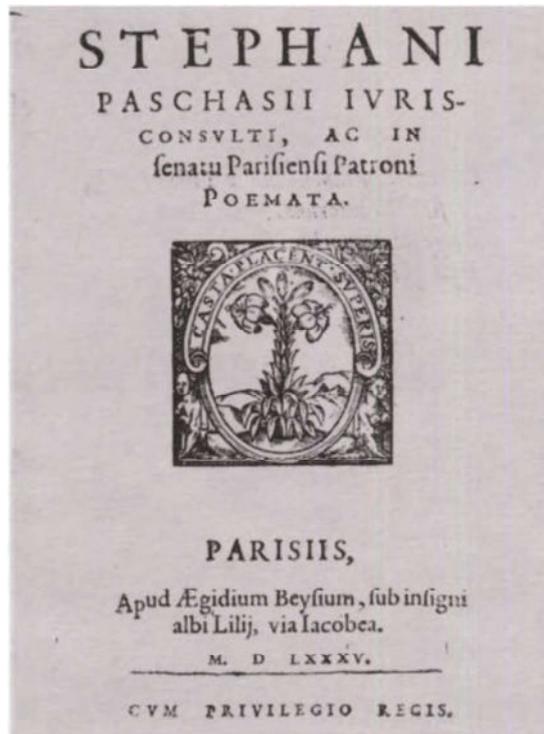
A partir du milieu du 16^e siècle, les Pays-Bas connurent un vaste mouvement d'émigration et le flux vers Paris s'intensifia lui aussi. Quant à l'émigration spectaculaire vers les pays du nord et plus précisément l'Allemagne et les Pays-Bas septentrionaux, elle a déjà fait l'objet d'une étude approfondie, laquelle a mis en lumière les causes du dépeuplement massif des Pays-Bas méridionaux entre 1550 et 1620, à l'époque du soulèvement contre Philippe II, de la guerre de Quatre-Vingts ans (1568-1648) et de la sécession des futures Provinces-Unies.

Bien que la peur des persécutions religieuses soit traditionnellement considérée comme étant le mobile principal de cette émigration, les études récentes mettent davantage l'accent sur la

crise de l'industrie et du commerce qui secoua les Pays-Bas méridionaux. Le fléchissement de la conjoncture s'accrut surtout après 1576 à cause des fréquentes opérations militaires. L'industrie textile fut la plus sévèrement touchée, ainsi que l'industrie artistique qui à l'époque bourguignonne avait atteint un haut degré de raffinement et qui, par suite de la baisse du niveau de vie, vit se rétrécir son marché intérieur. Bien que la fermeture de l'Escaut n'ait pas été aussi radicale qu'on l'a prétendu, car on pouvait, en s'acquittant des droits de péage, certes très élevés, transborder la marchandise sur des navires hollandais, elle signifiait néanmoins le déclin d'Anvers comme centre de commerce international. Malgré quelques périodes de relative prospérité (la Trêve de douze ans 1609-1621), l'impression générale que donnait l'économie des Pays-Bas méridionaux était celle d'une complète stagnation. L'émigration était par ailleurs l'expression du dynamisme et de la

Couverture d'un livre imprimé par Gilles Beys, 1585 (Archives de la Katholieke Universiteit Leuven).

Thomas de Leu, «L'adoration des rois» (Stedelijk prentenkabinet, Anvers).





Thomas de Leu, «Portrait de Charles de Bourbon» (Stedelijk prentenkabinet, Anvers).

vocation internationale de l'esprit d'entreprise des Flamands, qui réagissait comme il convenait à la crise de société.

En ce qui concerne plus particulièrement l'émigration vers Paris, les considérations religieuses sont rarement entrées en ligne de compte. La France n'était d'ailleurs pas l'endroit idéal pour les dissidents religieux, vu l'attitude du gouvernement français à l'égard des huguenots. Expliquer par conséquent cet exode vers Paris en mettant l'accent sur le rôle prépondérant des facteurs socio-économiques revêt, à la lumière du déclin culturel et économique des Pays-Bas d'une part, et de l'essor général de la France au 17^e siècle d'autre part, un caractère plus plausible. Artistes, artisans et commerçants furent attirés par la magnificence de Paris en tant que résidence de la cour de France, centre commercial et ville d'acheteurs potentiels de produits de luxe.

Au début du 17^e siècle, par suite de la grave crise qui toucha leur industrie, surtout à Audegarde, un nombre considérable de tapissiers flamands émigrèrent en France. Des chefs d'atelier accompagnés de leurs compagnons et de leur famille décidèrent de déplacer leur champ d'activité à Paris, encouragés en cela par des conditions d'installation favorables, décrétées par Henri IV (1589-1610) et son ministre Sully afin de créer une industrie tapissière française.

Les entrepreneurs flamands, Marc de Comans et François de La Planche, fondèrent en 1607 une manufacture de tapisseries au faubourg Saint-Marcel; celle-ci fut tout de suite dotée de divers privilèges. Pendant 15 ans aucun autre atelier ne put être ouvert et l'importation de tapisseries étrangères demeura interdite. Les ouvriers furent exemptés de toute taille et Henri IV promit de contribuer aux frais d'installation et de fonctionnement. Ce sont principalement des ouvriers qui, ayant suivi les traces de de Comans et François de La Planche,



Gerard Edelinck, «Portrait de Frédéric Léonard», d'après une peinture de Hyacinthe Rigaud (Stedelijk prentenkabinet, Anvers).

firent fonctionner les quatre-vingts métiers à tisser. Ils étaient hébergés à l'hôtel des Tournelles aux frais du roi. La manufacture offrit également du travail à plusieurs peintres de cartons originaires, eux aussi, des Pays-Bas méridionaux, parmi lesquels Justus van Egmont, Frans van Dries et Pieter Van Boeckel. Tout au long du 17^e siècle, l'atelier garda son caractère flamand, la comptabilité fut rédigée en néerlandais et l'organisation industrielle présenta des analogies avec celle des Pays-Bas méridionaux. Le flot d'ouvriers en provenance des Pays-Bas demeura constant et les fils de la première génération de tapisseries furent formés au métier.

Les émigrants jouèrent également un rôle prépondérant dans la Manufacture royale des meubles et tapisseries, établie par Colbert, vers 1666, aux Gobelins; la plupart des chefs d'atelier et des peintres de cartons étaient originaires des Pays-Bas méridionaux. C'est ainsi que le succès des Gobelins reposait largement sur les compétences des Flamands dans l'art de la tapisserie, répandues par des émigrants en Angleterre et en France.

Paris au 17^e siècle, grâce à ses nombreux hommes d'Eglise, juristes, étudiants et courtisans offrait un champ d'action idéal pour les imprimeurs et libraires des Pays-Bas. En 1567, Gilles Beys s'établit à Paris afin d'y diriger la librairie que son futur beau-père, Christophe Plantin, venait de fonder. Dix ans plus tard, Beys commença à imprimer à son compte, mais les difficultés financières furent telles que Madeleine Plantin se trouva dans l'obligation d'aller quêmander de l'argent à son père pour subvenir aux besoins de leur nombreuse famille.

L'imprimeur d'origine bruxelloise, Frédéric Léonard, également élève de Plantin, qui élit domicile à Paris en 1643, connut un meilleur sort. Ayant réussi à s'acquitter des droits d'admission élevés que la gilde de Paris imposait aux étrangers, il fit de son établissement de la rue Saint-Jacques la maison d'édition la plus florissante de son temps. En 1680, Léonard succéda à son associé, décédé entre-temps, comme imprimeur du roi, titre qui conférait aussi l'exclusivité de l'édition des écrits de François de Sales. Il édita systématiquement des traités de spiritualité et se rendit surtout célèbre

grâce à son *Ad Usum Delphini*, recueil de textes d'auteurs latins. Les artistes parisiens les plus doués, parmi lesquels les Brabançons Philippe de Champaigne et Gérard Edelinck, travaillèrent à son service comme illustrateurs.

En dépit du grand nombre de ses publications personnelles, Léonard a surtout le mérite d'avoir été le diffuseur en France d'œuvres imprimées aux Pays-Bas, c'est du moins ce qui ressort de ses relations épistolaires suivies avec la famille Moretus. Ses activités commerciales traduisaient ce besoin d'expansion au-delà des frontières qui anima une partie de l'économie des Pays-Bas méridionaux au 17^e siècle.

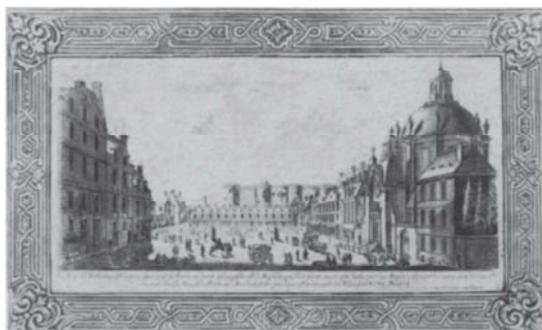
Étroitement liés au monde de l'imprimerie étaient les graveurs en taille-douce, d'ailleurs installés tout près. Leur occupation principale consistait à illustrer les œuvres imprimées, art où excellait la ville d'Anvers à la fin du 16^e siècle. Au début, les œuvres de ces graveurs des Pays-Bas méridionaux furent propagées par la filiale de Plantin dans la rue Saint-Jacques et le commerce d'objets d'art dirigé par Gabriel Tavernier, lui-même graveur sur cuivre originaire d'Anvers et installé au Pont-Marchand. Plus tard, les imprimeurs parisiens commandèrent de leur propre chef des œuvres graphiques anversoises, destinées à l'illustration de leurs livres. On apprécia surtout dans ce nouveau procédé la précision de détails que la gravure sur bois pour des raisons techniques n'arrivait pas à rendre.

Le succès rencontré en France par les graveurs sur cuivre originaires des Pays-Bas méridionaux incita plusieurs artistes à aller tenter leur chance dans la capitale française, surtout à partir du milieu du 17^e siècle, quand le rayonnement de l'école anversoise, après la disparition de Rubens, commença à décliner. La première génération de graveurs à se rendre à Paris vers 1600 foula une terre inexplorée dans le domaine graphique. Ces graveurs mirent la pratique du burin au service d'une plus vaste diffusion de l'œuvre des peintres et contribuèrent également au succès de la Contre-Réforme.

Pendant son séjour de 50 ans à Paris, Thomas de Leu a gravé environ 600 portraits d'hommes de science et d'hommes politiques. Ces illustrations en «format de poche» connu-

Frans Pourbus le Jeune, «Portrait de Marie de Médicis» (Rubenianum, Anvers).

Nicolas Langlois, «vue sur la rue Saint-Antoine», 17^e siècle (Stedelijk prentenkabinet, Anvers).



rent un immense succès car elles s'inséraient aisément dans des recueils de poésie et d'emblèmes et évoquaient aussi des scènes d'actualité. De Leu est également l'auteur d'estampes à sujets religieux, recourant ainsi à un genre totalement nouveau en France. Le style dans lequel furent réalisées ces estampes, souvent destinées à l'exportation vers l'Espagne, est connu sous le nom de Style de Saint-Sulpice, d'après le nom du quartier de Paris où l'art de De Leu s'épanouit.

Ce n'est que dans cette dernière décennie que l'on a étudié l'influence des Pays-Bas méridionaux sur le développement de l'école française de la gravure au burin, laquelle a occupé jusqu'en 1815 environ une place privilégiée en Europe. Bien que le résultat de ces recherches, surtout en ce qui concerne la biographie, soit encore mince, l'on peut quand même conclure que Flamands et Brabançons ont exercé sur le développement de la technique et sur la thématique de la gravure sur cuivre une influence réelle, qui pour d'obscures raisons d'origine chauvine est demeurée méconnue.

Du fait de Henri IV et ses successeurs, Paris prit, au cours du 17^e siècle, l'aspect d'une ville moderne, avec des avenues droites et, suivant ainsi le modèle italien, des jardins au milieu desquels s'élevaient des statues équestres. Louis XIV (1643-1715) ordonna la démolition de l'enceinte devenue superflue et la fit rempla-

cer à l'intention des promeneurs et cavaliers par de larges avenues, scandées d'arcs de triomphe selon les règles de l'urbanisme classique. Après la Fronde (1648-1652) le Roi-Soleil jugea plus prudent de transporter la cour et ses services à Versailles, encore en cours d'édification. Afin d'échapper de temps à autre au cérémonial de cour, il fit construire une maison de campagne sur les bords de la Seine, à Marly (1679-1686). La noblesse et la bourgeoisie fortunée s'installèrent dans des hôtels privés et le regain de religiosité eut comme résultat la construction de nombreux couvents et églises à Paris. Pour la décoration de ces bâtiments on fit appel à maints artistes, fréquemment embauchés à l'étranger.

La plupart des sculpteurs et peintres des Pays-Bas méridionaux qui ont déplacé leur lieu de travail à Paris étaient encore jeunes et relativement inconnus en arrivant dans la capitale française. Ils débutèrent leur carrière dans l'atelier d'un compatriote déjà en place ou se livrèrent au commerce d'objets d'art. Certains réussirent pourtant à se faire un nom et leur œuvre est encore appréciée de nos jours.

A partir de 1606, le peintre anversois François Pourbus le Jeune travaillait à la cour de France. Peu avant sa mort violente, il immortalisa Henri IV par quelques portraits. En 1611 il fut nommé peintre de la cour par Marie de Médicis, fonction qu'il conserva sous le règne d'Anne d'Autriche.

Un des plus grands artistes peintres du 17^e siècle était Philippe de Champaigne qui, à cause de son jeune âge quand il quitta Bruxelles, sa ville natale, est souvent classé parmi les maîtres de l'École française. De Champaigne doit surtout sa célébrité aux portraits des gens de cour les plus en vue, tels que Mazarin, Richelieu et le jeune Louis XIV. Il exerçait en outre un genre qui fut introduit par des compatriotes à l'époque de Henri IV, notamment la représentation de hauts dignitaires de la ville de Paris en adoration devant un saint. Ses portraits de religieuses de Port-Royal, pour lesquelles il nourrissait une profonde sympathie, se distinguent par le rendu du caractère et le réalisme.

Le tombeau du cardinal de La Rochefoucauld est considéré comme le chef-d'œuvre du sculpteur d'origine anversoise Philippe Buyster, qui collabora également au décor du Val-de-Grâce et de Versailles. Bien souvent il n'était responsable que de l'ébauche de la sculpture et pour l'exécution s'en remettait par la force des choses à des aides de son atelier.

On fit appel à Gérard Van Opstal pour la décoration de la plupart des édifices publics et religieux ainsi que des hôtels qui s'édifièrent entre 1648 et 1668. Ce sculpteur vendait également des gravures d'Anvers pour le compte du marchand d'objets d'art anversois, Mathieu Musson.

Le paysagiste Adam Van der Meulen fut l'un des rares artistes à s'être déjà acquis une réputation avant d'arriver à Paris. Louis XIV qui voulait tirer un profit politique de ses expéditions, engagea Van der Meulen qu'on avait réussi à persuader de s'établir à Paris, après lui avoir promis un poste de premier plan aux Gobelins. Van der Meulen, souvent qualifié d'historiographe de Louis XIV, accompagna le roi dans toutes ses campagnes militaires. Il reconstitua les batailles, soignant scrupuleusement les détails. Il se distingua en plus par la peinture de portraits équestres à l'instar de Rubens et Van Dyck.

Les Flamands qui au cours du 17^e siècle émigrèrent à Paris ont exercé une influence fondamentale sur divers aspects de la société parisienne. Ils introduisirent un certain nombre de techniques dans les métiers d'art qui faisaient la

Gerard Edelinck, gravure d'après un autoportrait de Philippe de Champaigne (Stedelijk prentenkabinet, Anvers).



réputation des Pays-Bas, ou ils les implantèrent à une plus grande échelle. Les artistes mirent leur talent au service de la modernisation de la ville ainsi que de la glorification de la dynastie des Bourbons.

Caractéristique du dynamisme et du sens novateur de ces artistes est leur contribution à la fondation de l'Académie royale de peinture et de sculpture. En ce qui concerne les conséquences de cette émigration pour les Pays-Bas méridionaux, il convient d'apporter quelques nuances. Elle a eu certes un effet négatif pour autant qu'il s'agissait surtout d'esprits créateurs qui cherchèrent ailleurs un champ d'activité plus tranquille. D'un autre côté, l'économie a elle aussi recueilli les fruits de cette « diaspora ». Les Flamands de Paris gardèrent encore des contacts avec leurs compatriotes. C'est surtout l'industrie artistique et le commerce d'objets d'art des Pays-Bas qui trouvèrent ainsi à leurs articles de nouveaux débouchés. ■

REINHILDE GOOSSENS
Licenciée en histoire moderne.

Adresse: Bredabaan 102, B-2130 Brasschaat.

Traduit du néerlandais par Jacques Deleje.